

Maïssa Bey : l'épreuve de la mémoire

par Christiane Chaulet Achour

En ce mois de septembre 2002, Maïssa Bey nous revient avec un récit particulièrement attachant et bouleversant, *Entendez-vous dans les montagnes...*, (éditions de l'aube, éditions Barzakh, octobre 2002, 71p et annexes). On ne le quitte qu'avec le cœur et le corps lourds mais enrichie d'une mémoire qui ne se contente pas de « remémorer » - ce qui est déjà conséquent - mais qui s'imbrique dans ce présent où se rencontre un trio de hasard.

La situation narrative est simple : une femme d'un certain âge, un homme d'une soixantaine d'années et une jeune fille de vingt ans sont dans un compartiment du train qui roule vers Marseille ou une ville du Sud de la France. Situation on ne peut plus banale où va se jouer, en creux et sans parole, l'affrontement le plus affolant, celui qu'on ne peut apprivoiser : le passé resurgi auquel il faut mettre la bride pour ne pas sombrer et auquel il faut la lâcher pour pouvoir le murmurer dans l'intimité de l'être et le partage avec les autres que l'écriture espère, au-delà des blocages des individus.

Passé resurgi de « la chambre noire » de la guerre de libération/guerre d'Algérie : la torture. Une indécision narrative permet de confondre la narratrice et la femme assise car si on nous parle d'elle à la troisième personne, il ne fait aucun doute que tout ce qui se passe et s'apprécie dans cet espace clos est transmis au lecteur par le biais de son regard et selon le point de vue qui est le sien, sans qu'il soit besoin de la nommer.

Elle est obsédée par l'âge de cet homme comme chaque fois qu'elle est en face d'un homme qui pourrait avoir l'âge de son père. Elle songe, elle lit, elle livre ses réflexions sur son pays et sur la France d'aujourd'hui. L'homme ne cherche pas son regard et la jeune fille, Marie, est isolée avec sa musique, walkman bien arrimé au crâne. Un incident vient rompre cette torpeur du voyage, incident qui révèle le racisme à fleur de peau et la renvoie brutalement à la réalité de sa présence dans ce lieu. L'incident a rendu plus attentif les uns aux autres les trois occupants du compartiment et a déclenché, dans l'esprit de la femme, le processus de mémoire qu'elle ne pourra plus refouler. Cette lente attaque du souvenir est rendue subtilement par une technique de décrochages et de superpositions de l'imaginé et du vécu, de l'antériorité et du lu, traduits en texte par un jeu typographique intéressant.

Lorsque l'homme lui dit qu'il a « bien connu l'Algérie », elle se cabre intérieurement, sûre qu'elle va attendre les mêmes rengaines et les mêmes apitoiements :

« C'est ce qu'on dit toujours de l'Algérie : quel beau pays ! Avec un point d'exclamation et bien sûr un verbe au passé, même s'il est sous-entendu ! Cette phrase, elle l'entend partout, depuis si longtemps, dite sur un ton de regret pendant les premières années qui ont suivi l'indépendance, mais teintée à présent de commisération. Oui, les plages, le désert, le sable chaud, le soleil, la lumière...

Mais dans ce pays il y a des hommes. Dans tous les pays il y a des hommes. Ce sont eux qui en font une patrie. Qui en font un enfer. Ou un pays où il fait bon vivre. » (p. 32)

Lorsque l'homme reprend la parole, c'est pour dire qu'il a été appelé pendant dix-huit mois pendant la guerre. Pas d'autres commentaires de la part de la narratrice personnage mais un transfert de focalisation sans prévenir le lecteur en quelque sorte !... Car immédiatement, nous installant dans les souvenirs du vieux monsieur, nous découvrons la cavalcade de ses souvenirs accompagnant cette information dite sur un ton neutre :

« - J'y ai passé dix-huit mois. J'étais appelé.

Les bidasses marchent sur la piste, la nuque écrasée sous un soleil de plomb. Le poids du fusil sur l'épaule, les grenades à la ceinture. Ils ont les pieds douloureux, le dos en charpie, les yeux irrités par la sueur. Ils sont tenaillés par la peur. (...) » (p.33)

Sans qu'il y ait véritablement communication par la parole, si ce n'est le strict minimum, les deux mémoires vont s'affronter, se compléter, le puzzle de la disparition du père qui a inscrit au cœur de sa fille un manque inguérissable, se reconstituer. La narration passe d'une focalisation à l'autre : tantôt l'homme dont on apprendra qu'il s'appelle Jean et la femme, lisse en apparence et bouleversée à l'intérieur d'elle-même. Lorsque la jeune Marie s'introduit dans l'échange et qu'est dite la mort du père (p. 50), peut commencer l'évocation de cette marche à la mort dans l'innommable de la torture. Il faudra revenir sur ces pages où la mise en commun des souvenirs n'est possible que par le truchement de l'écriture, les personnages imaginés ne les partageant pas, ne pouvant pas les partager et la jeune Marie ayant pour rôle de provoquer, par sa naïveté puis par sa juste indignation, les réponses qui ne s'énoncent pas à haute et intelligible voix.

Depuis que la femme a compris que cet homme était soldat dans la ville même et la garnison où son père a disparu, elle pose quelques questions pour essayer de savoir :

« Les yeux baissés, Marie écoute. Rien n'est encore dit. Mais elle sent dans les voix de cet homme et de cette femme qui discutent calmement, poliment, elle sent une agitation, un remous venus de très loin, de bien plus loin que les mots qu'elle entend. Elle se tourne lentement vers l'homme qui froisse nerveusement le journal qu'il a entre les mains.

- Mais...je ne comprends pas... je ne comprends pas pourquoi personne ne veut en parler. Parler... simplement... raconter... même au lycée... on dirait que... je ne sais pas, depuis tellement...

Il l'interrompt avec douceur :

- Marie, vous vous appelez bien Marie ? Quarante ans ont passé... on ne peut pas oublier, c'est vrai. Mais... on peut... on peut se taire. On a le droit... c'est peut-être le seul...

Presque sur le même ton, la femme achève la phrase :

- Le seul recours... ou le seul remède si vous préférez... oui... oui... pratiquer par tous, sans se concerter, sans s'être donné le mot, oui... on peut dire ça comme ça, pratiquer la culture du silence... pour se protéger. Peut-être... mais cela ne change rien à la souffrance des uns et des autres ; on peut simplement essayer de la tenir à distance, c'est tout, vous ne croyez pas ? Et quand vient le moment de... parce que cela finit tôt ou tard par remonter à la surface, non ? » (pp.57-58)

Les phrases et les silences continuent leur ballet et le portrait du père survient, dans les pensées de Jean, provoqué en quelque sorte par les questions de sa fille : son étonnement devant cet « Arabe pas comme les autres », les interrogatoires, les séances de torture. Les questions se font alors claires et incisives jusqu'au dénouement... à découvrir.

A la suite, quelques annexes ancrent aussi la fiction dans un pan d'Histoire de l'Algérie et de la France mêlées comme ce titre qui, tout à la fois, suggère *La Marseillaise* et *Min Djibalina*. Pour Maïssa, cette écriture fut douloureuse, une épreuve car dire l'indicible du corps supplicié, c'est frôler les limites de ce que peut la littérature. Pour nous, lecteurs, c'est un don.

Octobre 2002